

LA PRESSE NOUVELLE Magazine Progressiste Juif

La PNM aborde de manière critique les problèmes politiques et culturels, nationaux et internationaux. Elle se refuse à toute diabolisation et combat résolument toutes les manifestations d'antisémitisme et de racisme, ouvertes ou sournoises. La PNM se prononce pour une paix juste au Moyen-Orient sur la base du droit de l'État d'Israël à la sécurité et sur la reconnaissance du droit à un État du peuple palestinien.

ISSN : 0757-2395

PNM n° 293 – Février 2012 – 30^e année

MENSUEL EDITE PAR L'U.J.R.E.

Union des Juifs pour la Résistance et l'Entraide

Le N° 5,50 €

50^E ANNIVERSAIRE DE CHARONNE

Un passé de douleur et d'héroïsme *H.Levart* 2

DROITS DE L'HOMME

Liberté pour Mumia Abu-Jamal *PNM* 2

MONDE

Égypte, la révolution inachevée *F.Pradal* 3

Russie, les leçons des élections législatives *B.Frédéric* 3

Proche-Orient, entretien avec Marius Schattner *PNM* 7

CYCLE OPINIONS "ÊTRE JUIF AU XXI^E SIÈCLE"

Entretien avec J.C.Grumberg *P.Kamenka* 4

HISTOIRE / MÉMOIRE

Estonie, les SS "héros de la liberté" *PNM* 3

Kulmhof en Pologne première "usine" du judéocide *F.Mathieu* 6

"Les dates-clés du Proche-Orient"

6. Le 6 juin 1982 : L'invasion du Liban *D. Vidal* 6

CULTURE

Bicentenaire de Charles Dickens *B.Courraud* 4-5

Chronique cinéma "J. Edgar" *L.Lauffer* 7

Walter Benjamin *G-G.Lemaire* 8

Le billet d'humeur de... *J. Franck* 8

1962-2012

POUR LE 50^E ANNIVERSAIRE, RASSEMBLONS-NOUS LE 8 FÉVRIER 2012 À 12H. AU MÉTRO CHARONNE

MANIFESTATION JUSQU'AU PÈRE LACHAISE



© Archives municipales d'Ivry-sur-Seine

Il y a 50 ans, le 8 février 1962, une manifestation dénonce les attentats de l'OAS et s'élève contre l'Algérie française. La répression sauvage de la police pousse les manifestants à se réfugier dans la station de métro Charonne. Huit personnes y trouveront la mort, étouffées ou à la suite de fractures du crâne, ainsi qu'une neuvième à l'hôpital, des suites de ses blessures. Le 13 février, ils étaient un million à rendre hommage aux victimes et à suivre leurs obsèques. (voir en p. 2)

Jacques Dimet

UNE ÉLECTION TRÈS SOCIALE

Éditorial

Nous sommes à moins de trois mois de l'élection présidentielle. Une élection somme toute décisive alors que la crise financière, économique, sociale continue de sévir.

Le président sortant, Nicolas Sarkozy, n'est pas encore candidat, mais il fait tout comme. Pour les cent derniers jours de son mandat, il fait comme pour les cent premiers : il s'agite, brasse de l'air, donne l'impression d'être sur tous les fronts. En fait, cette stratégie ne vise qu'à « paralyser » ses adversaires. On lance une idée, et pendant qu'on la fait voter, on prend une décision sur un autre sujet pour que le débat ne porte jamais sur la question du jour mais sur l'activisme même du président.

Or, le bilan de ce dernier est accablant. Échec en matière de croissance, échec sur la question du chômage, échec en matière d'industrialisation, échec sur les questions de sécurité, échec en matière d'investissement, baisse du pouvoir d'achat. Sur le plan international, le bilan du quinquennat n'est pas bon non plus. On se souvient de Jacques Chirac s'opposant à la guerre en Irak et tenant tête aux Américains. Nicolas Sarkozy a choisi, lui, la voie (et la

voix) de la guerre. En Libye, la protection des populations civiles s'est transformée en soutien militaire et intervention au côté d'un camp. En Afghanistan, même si le président veut faire partir les troupes françaises un peu plus tôt que prévu, il aura du mal à expliquer en quoi cette quasi occupation du pays aura été utile puisque, désormais, le pouvoir de Kaboul négocie, avec la bénédiction américaine, avec les talibans que les troupes de l'Otan étaient censées combattre. En Europe, en s'appuyant et en singeant Angela Merkel, Nicolas Sarkozy bafoue la démocratie et les choix des peuples. Un nouveau traité européen est concocté en toute hâte pour imposer une seule voie, celle de l'austérité.

Mais le tournant de la campagne électorale pourrait bien être lié à cela. Tous les syndicats européens, regroupés dans la CES*, ont appelé à s'opposer au nouveau traité et, pour ce faire, à une journée européenne d'actions le 29 février. Pour sa part, la CGT demande aux salariés de voter la grève dans leur entreprise. Le meeting national de cette même CGT pour la défense des retraites et le retour à la retraite à 60 ans du 31 janvier dernier participe de cette

même mobilisation. Les syndicats n'ont pas oublié le mouvement contre la réforme des retraites de 2010 et veulent sanctionner les responsables du passage en force de l'allongement de la durée de cotisation, (réforme, rappelons-le, majoritairement rejetée par les Français).

Le président Sarkozy parle aujourd'hui d'instituer une TVA dite sociale. La TVA est l'impôt le plus injuste, car il touche tout le monde, quel que soit le niveau des revenus, mais frappe beaucoup plus fortement les plus démunis. Le président s'agite également beaucoup autour des délocalisations et du « produire en France ». Tout un chacun se pose la question : pourquoi cette frénésie maintenant alors que rien n'a été fait en cinq ans ?

Reste maintenant, comme le rappelait Bernard Thibault au meeting évoqué, à mettre l'ensemble de la gauche devant ses responsabilités. À savoir : construire une véritable politique sociale pour s'opposer à la désespérance et au repli nationaliste. ■

* Confédération européenne des syndicats

ANNIVERSAIRE

RASSEMBLONS-NOUS POUR LE 50^{ÈME} ANNIVERSAIRE DE CHARONNE

LE 8 FÉVRIER 2012 À 12H. AU MÉTRO CHARONNE - MANIFESTATION JUSQU'AU PÈRE LACHAISE

8 février 1962 - 8 février 2012

Charonne, N'oublions jamais!



**Rassemblons-nous
pour le 50^{ème} anniversaire de Charonne
le 8 février 2012 à 12 heures
Métro Charonne - Manifestation jusqu'au Père Lachaise.**

UN PASSÉ DE DOULEUR ET D'HÉROÏSME

par HENRI LEVART

Voici cinquante ans, le 8 février 1962, la police chargeait au métro Charonne une manifestation anticolonialiste, antifasciste : neuf morts et des dizaines de blessés dont certains très grièvement. L'ordre criminel en avait été donné par le préfet Papon, l'ancien pourvoyeur de juifs vers les camps d'extermination. L'OAS avait frappé la veille, déflagration de dix charges d'explosifs à Paris. Parmi les victimes, une fillette de 4 ans fut atteinte aux yeux. « *Tous en masse, à la Bastille contre le fascisme, les assassins de l'OAS, pour la paix en Algérie* ». Tels étaient les mots d'ordre de l'appel lancé par la Cgt, la Cfdt, des syndicats d'enseignants, l'Unef, le Pcf, le *Mouvement de la paix* auquel s'était jointe l'UJRE. La place, bouclée par les « forces de l'ordre » était inaccessible. Cinq cortèges s'organisèrent. Une fois regroupés, les manifestants parvenus au carrefour Voltaire-Charonne, les organisateurs demandèrent la dispersion dans le calme. C'est alors que des brigades spéciales d'intervention se mirent sauvagement à l'œuvre. Hurllements, matraquages, gaz lacrymogènes, grilles de protection d'arbres, tables en fonte et marbre des cafés jetées sur les gens tentant de s'échapper dans le métro : la volonté de tuer était évidente.

Quatre mois auparavant, le sinistre Papon avait déjà sévi. Le 17 octobre 1961, à l'initiative de la *Fédération de France du Front de Libération Nationale*, 25 000 Algériennes et Algériens étaient rassemblés pour une marche pacifique, et ce fut "Oradour-sur-Seine". La répression policière fut effroyable, des centaines de cadavres dans les rues, les commissariats, d'autres jetés dans le fleuve, des hommes laissés agonisants. Tenants de l'Algérie française, dans les deux événements, les coupables étaient les mêmes. Certains historiens font aujourd'hui preuve de révisionnisme. Après avoir minimisé le nombre de tués algériens, ils en sont venus à le comparer aux "neuf

de Charonne". Sans mentionner évidemment leur appartenance à la Cgt et, pour huit d'entre eux, au Parti communiste. Éviter surtout de mettre en lumière le courage politique des deux formations et leurs années de combat solidaire avec le peuple algérien. Le sacrifice de Daniel Féry, 15 ans, d'Anne-Claude Godeau, Jean-Pierre Bernard, Suzanne Martorell, Maurice Pochard, Édouard Lemaire, Raymond Wintgens, Hippolyte Pina, Fanny Dewerpe, qui fut monitrice dans les colonies de la *Commission Centrale de l'Enfance* (CCE), l'immense foule présente à leurs obsèques, ont créé un choc décisif dans l'opinion et puissamment contribué aux accords d'Évian, qui ont mis fin à la guerre et amené à la proclamation de l'indépendance de l'Algérie.

Les événements de 1961 et 1962 témoignent d'une infamie à ne jamais oublier. L'UJRE est membre du *Comité Vérité et Justice pour Charonne* (CVJC) afin d'apporter sa participation à la dénonciation des sanglants faits perpétrés il y a un demi-siècle et de leurs instigateurs relayés à présent au plus haut niveau de l'État par des nostalgiques du colonialisme empreints d'idéologie raciste.

Honorons la mémoire de celles et ceux qui ont donné leur vie à l'une des plus belles causes humaines : la liberté des peuples et leur fraternité. ■

Le 8 février nous commémorerons le cinquantième de la manifestation anti-OAS qui fit neuf victimes au métro Charonne. L'une d'entre elles, Fanny Dewerpe*, venait d'une famille où on lisait la Naïe Presse en yiddish, et elle fut longtemps monitrice des colonies de la Commission Centrale de l'Enfance. En commémorant sa mémoire, j'adresse l'expression de ma sympathie à la Presse Nouvelle Magazine et à ses lecteurs et lectrices.

ALAIN DEWERPE

* Fanny Dewerpe, sténodactylographe, 30 ans, militante du Pcf et du Syndicat Cgt des employés et ouvriers du Commerce de la Région Parisienne

LIBERTÉ POUR MUMIA ABU-JAMAL

17 janvier 2012. Johanna Fernandez, porte-parole de Mumia Abu Jamal, qui enseigne l'histoire au Baruch College de New York, était en visite à Paris. Visiteuse de prison, elle a accès à la cellule de Mumia Abu-Jamal. Mumia, journaliste afro-américain, a quitté le couloir de la mort après que la peine capitale à laquelle il était condamné eut été transformée en détention à vie.

Johanna avait appelé les militants français à dénoncer les conditions d'isolement total de Mumia dans sa nouvelle prison de Frackville, avec obligation par les autorités pénitentiaires de l'obliger à couper ses dreadlocks symbole pour les Noirs américains de la lutte anti raciste. Grâce aux très nombreux messages de soutien (5.500), Mumia a pu quitter le mitard. Une fois de plus la solidarité a payé.

Mais pour autant la lutte pour le faire libérer doit se poursuivre. Johanna Fernandez explique comment il faut poursuivre le combat : "L'objectif est d'obtenir sa libération, car on estime qu'actuellement, notamment avec le mouvement Occupy Wall Street, il y a une prise de conscience aux Etats-Unis sur ces questions. L'objectif est d'organiser le 24 avril prochain, date de l'anniversaire de Mumia, une journée de mobilisation à Washington en occupant le ministère de la Justice et en déclenchant une action de désobéissance civique. Nous espérons rassembler un millier de manifestants dont des personnalités, par exemple Angela Davis et d'autres, pour mettre le doigt sur la question des prisons aux Etats-Unis : il y a une énorme population carcérale chez nous (2,2 millions de détenus) et 3 200 condamnés à mort. Cette initiative vise à faire pression sur Eric Holder, le ministre de la Justice. Car il faut dénoncer la déshumanisation des univers carcéraux à propos du cas Mumia mais aussi de celui des autres détenus et faire référence à ce qui s'est passé en Irak avec les prisonniers à Abou Ghraïb et à Guantanamo." ■



2 février 2012 - Mumia Abu-Jamal avec Johanna Fernandez et Heidi Boghosian à la prison de SCI Mahanoy

Vous êtes abonnés ? Pensez à parrainer vos amis !

LA PRESSE NOUVELLE

Magazine Progressiste Juif
fondé en 1934
édité par l'U.J.R.E.

- Naïe Presse quotidienne en yiddish 1934-1993 (clandestine de 1940 à 1944)
- PNH hebdomadaire en français 1965-1982
- PNM mensuelle en français 1982...

N° de commission paritaire
0614 G 89897

Directeur de la publication
Jacques LEWKOWICZ
Rédacteur en chef
Roland Wlos

Conseil de rédaction
Claudie Bassi-Lederman, Jacques Dimet,
Jeannette Galili-Lafon, Patrick Kamenka,
Nicole Mokobodzki

Administration - Abonnements
Secrétaire de rédaction
Tauba-Raymonde Alman
Rédaction - Administration
14, rue de Paradis
75010 PARIS

Tel : 01 47 70 62 16
Fax : 01 45 23 00 96

Courriel : lujre@orange.fr

Site : <http://ujre.monsite.orange.fr>
(bulletin d'abonnement téléchargeable)

Tarif d'abonnement :
France et Union Européenne :
6 mois 28 euros
1 an 55 euros
Etranger (hors U.E.) 70 euros

IMPRIMERIE DE CHABROL
PARIS

BULLETIN D'ABONNEMENT

JE M'ABONNE

À VOTRE MAGAZINE PROGRESSISTE JUIF
"PAS COMME LES AUTRES"

Je joins Nom, adresse postale, date de naissance, mël et téléphone

PARRAINAGE (10 € pour 3 mois)

J'OFFRE UN ABONNEMENT À
Nom, adresse postale, date de naissance,
mël et téléphone de mon filleul

VIE DES ASSOCIATIONS



LA souscription ATTEINT SON BUT, MAIS...

L'objectif de 40 000 euros que nous nous étions fixés a été atteint et même légèrement dépassé avant le 31 décembre.

Merci à la PNM ! Merci à l'UJRE et à l'AACCE. Merci à vous, surtout ! Grâce à vous, chères lectrices et chers lecteurs, à tous les amis, tous les progressistes, toutes celles et tous ceux qui demeurent attachés aux valeurs de la Résistance et au souvenir des femmes et des hommes, immigrés juifs d'Europe centrale, qui s'engagèrent, la première tranche des travaux devrait pouvoir débiter au sous-sol, dans un proche avenir.

Ensuite, une seconde tranche conduira à l'aménagement de l'espace ainsi réhabilité. D'ici là, il nous faut encore trouver des financements, nous les recherchons auprès des entreprises et des pouvoirs publics, ce n'est pas sans difficulté en cette période d'austérité. Aussi, vos dons demeurent-ils les bienvenus. Rappelons qu'ils sont déductibles des impôts. ■

BERNARD FREDERICK
Président de MRJ-MOI

Égypte

LA RÉVOLUTION INACHEVÉE

par FRANÇOIS PRADAL*

Si le régime de Moubarak a été décapité en dix-huit jours, un an après, le Conseil suprême des Forces armées (CSFA) use des mêmes méthodes : répression des libertés, sévices de la Sécurité de l'État, emprisonnements, massacres... Et les islamistes ont conquis plus de 70 % des sièges au Parlement. La révolution du 25 Janvier a-t-elle échoué ?

« C'est une révolution, pas une fête ! » scande la foule qui afflue de toutes les places du Caire vers celle de Tahrir en cet après-midi du 25 janvier 2012. Elle n'a jamais été aussi nombreuse, même aux heures les plus fortes des débuts de la révolution. À l'appel des forces libérales et de gauche, elle demande le départ immédiat du CSFA, une élection présidentielle en avril, l'épuration des responsables de l'ancien régime et que justice soit rendue au millier de martyrs tombés pour la liberté.

Tahrir est un manège à la météorologie surprenante. Le matin, les islamistes y priaient pour « commémorer » la révolution, voire l'enterrer. Et le CSFA, qui venait de libérer 2 000 prisonniers politiques (moins du tiers restant) et de décréter la fin de l'État d'urgence (sauf en cas de « vandalisme » ou d'émeutes) s'associait à cette célébration. Ces « cadeaux » n'ont pas suffi. L'après-midi, la place revivait comme aux premiers jours de la révolution, pour être réoccupée le soir-même.

Un an plus tôt, ici, le peuple demandait du pain, de meilleures conditions de vie, la liberté, la justice sociale, la dignité et la chute du régime. Ses revendications demeurent. La situation économique, déjà catastrophique, a empiré. Le CSFA garde son emprise sur le tiers de l'économie et n'a pas engagé de réformes. Comment parler de révolution réussie ?

Pourtant, les dix-huit jours qui ont mené à la chute du *raïs* ont déjà métamorphosé l'Égypte. Une libération de la parole, un foisonnement d'anecdotes critiquent le CSFA même à la télévision d'État. Le mur de la peur est tombé. L'armée, vénérée au lendemain du départ de Moubarak pour avoir protégé Tahrir, est aujourd'hui incriminée. Sur les murs des villes, les graffitis libertaires s'attaquent au CSFA ou célèbrent la mémoire des martyrs. En occupant la

place, les révolutionnaires se sont réapproprié l'espace public. Ils sont nés à eux-mêmes, ont reconquis fierté et dignité.

Par ailleurs, même interdites, les grèves massives ont annoncé, puis accéléré la révolution et obtenu des gains salariaux pour certains et la reconnaissance de syndicats indépendants. L'éruption de la jeunesse (la moitié des Égyptiens ont moins de 25 ans), les revendications anti-pyramidales, ont déjà déstabilisé l'ordre politique, l'ordre du travail, l'ordre familial.

Dépourvus de leaders, les révolutionnaires égyptiens se sont révélés indécapitables. C'est maintenant leur faiblesse. Les mouvements libéraux et de gauche issus de la révolution n'ont pas eu le temps de s'implanter dans le jeu électoral. Opposants traditionnels au régime de Moubarak, persécutés depuis quatre-vingt ans, ancrés par leurs actions caritatives, les *Frères musulmans* ont emporté les élections législatives (47 %), en infléchissant leur doctrine islamiste pour un nationalisme qui défend la démocratie, les droits de l'homme et le rassemblement de tous les Égyptiens, minorité copte comprise.

L'islam n'étant plus que la moitié de la solution, ils ont été concurrencés sur leur droite par l'émergence politique d'un mouvement salafiste (25 %) qui a tardivement pris en marche le train révolutionnaire et fait campagne auprès des classes les plus pauvres, dans les mosquées et ses télévisions de prédication, abondamment financé par l'argent du Golfe. Prônant le retour à un « islam (fantasmé) des origines » et le renvoi des femmes au foyer, ces « islamistes » sont socialement conservateurs et libéraux économiquement ; leur programme est flou et opportuniste. Même les salafistes ne pensent plus à remettre en cause les accords égypto-israéliens de Camp David ! Eux, qui appelaient voici trente ans au *djihad* pour la libération de la Pa-

lestine recueillent les félicitations du gouvernement de Netanyahu. Quel sort réservent-ils aux minorités politiques, religieuses ? Quel partage des rôles préparent-ils avec le CSFA ?

Si ce Parlement, juste intronisé, fait figure d'épouvantail pour l'opposition réclamant un gouvernement civique et pour l'Occident, n'oublions pas qu'il ne dispose encore d'aucun pouvoir. Le CSFA tient encore les clés. « Combien de temps avez-vous pris pour achever la révolution française ? Cent ans ? Nous irons un peu plus vite, peut-être dix ans » ironise Wahid El-Sirgany, qui pilote les navires sur le canal de Suez à Port-Saïd. Pour Safaa Fathi, philosophe et cinéaste, auteur du documentaire** *Tahrir; lève, lève, lève la voix !*, « cette révolution n'a rien à voir avec vos références occidentales, beaucoup plus avec le mouvement non-violent venu d'Inde ».

Dans ces conditions, la révolution peut-elle continuer ? Oui, car rien n'est joué, même si tout peut basculer dans un sens (l'avènement d'un gouvernement civil) ou dans l'autre (le coup d'État). Dans le jeu entre les révolutionnaires, le CSFA, le mouvement social et le Parlement, qui donnent parfois l'impression de ne se rencontrer que pour se confronter, aucun n'a seul la main. « L'armée ne sait pas dialoguer avec les activistes, seulement avec les politiciens. Elle

redoute nos manifestations » analyse Salma El-Daly, originaire de Suez, revenue précipitamment d'une université américaine pour libérer son pays. « Nous sommes minoritaires, mais nous sommes le moteur de toutes les avancées » poursuit-elle.

Comme le montre la vague révolutionnaire en cours, les jeunes islamistes sont aussi dans la rue et ne se sentent en rien enrégimentés par leurs partis.

Sans se soucier du processus électoral, ils veulent le départ immédiat du CSFA. Bien plus sages et optimistes que les observateurs occidentaux, les Égyptiens savent leur révolution inachevée... et pourtant elle tourne ! ■

* Journaliste, ancien directeur du Centre français d'Héliopolis (2001-2005).

** <http://egyptesolidarite.wordpress.com/2012/01/19/cinema-tahrir-demandez-le-programme>



in Tahrir, *lève, lève, lève la voix*, documentaire de Safaa Fathi, Égypte/France, 90 mn, version française de Maha Ahmed - Cinéma 3 Luxembourg, Paris

Estonie LES SS - "HÉROS DE LA LIBERTÉ"

Le quotidien berlinois, *Tageszeitung*, s'insurge contre "la canonisation de la SS" en publiant à sa Une la photo de Heinrich Himmler rendant visite à la brigade des volontaires SS en Estonie en octobre 1943. Le journal se réfère à un projet de loi que le ministre estonien de la Défense, Mart Laar, souhaiterait faire adopter en mars, et qui donne le statut de "combattant de la liberté" à tous ceux qui ont participé à la lutte contre l'Union soviétique pendant la Seconde Guerre mondiale, ce qui inclut les membres de la SS en Estonie. Les tentatives pour faire adopter cette loi ont échoué en 2006 et en 2010, mais cette fois-ci, "la majorité semble assurée", rapporte le "TAZ". Tandis que l'ambassade russe à Tallinn a qualifié ce projet de loi de "blasphématoire", les Verts allemands critiquent de leur côté une "justification a posteriori des atrocités commises par les sbires de Hitler en Union soviétique".

Russie

LES LEÇONS DES ÉLECTIONS LÉGISLATIVES

par BERNARD FREDERICK

Les médias occidentaux – comme bon nombre de leurs homologues russes – n'ont voulu retenir des élections législatives du 4 décembre 2011 que la fraude. Trois mille cas ont été constatés par l'Administration sur plaintes d'électeurs ou d'organisations civiques ou politiques. C'est beaucoup et c'est peu dans un pays qui a bien moins d'expérience et de culture de la démocratie qu'un certain arrondissement de Paris où les morts votaient...

Les importantes manifestations « anti-fraude », et surtout anti-Poutine, qui se sont déroulées, essentiellement à Moscou et Saint-Petersbourg doivent être relativisées. Elles n'intéressent, en effet, malgré leur caractère massif, qu'une frange de la population : les couches moyennes. Nouvellement apparues, plus tournées vers l'Occident que la majorité des Russes, elles subissent, aujourd'hui, les effets de la crise et abandonnent Vladimir Poutine qu'elles soutenaient en 2007 parce qu'il créait les conditions de leur apparition et de leur développement.

La protestation des milieux urbains favorisés, prétexte à des rassemblements qui vont de l'extrême droite à l'extrême gauche en

passant par les ultra-libéraux, ne saurait être l'arbre qui cache la forêt. L'exploration de celle-ci passe par celle des résultats électoraux, ce qu'aucun commentateur, ni chez nous ni ailleurs, n'a réellement entrepris. Or, à y regarder de près les leçons de ces législatives sont nombreuses.

Globalement, le fait que *Russie Unie* (RU) le parti de V. Poutine n'atteigne pas les 50 % (49,32 %), alors qu'elle obtenait 64,30 % en 2007 est déjà un "événement" comme le sont aussi les 12 points gagnés par le *Parti communiste de la Fédération de Russie* (KPRF) à 19,19 % ou le doublement de son score par le parti *Russie Juste* (13,22 %) qui se réclame de la social-démocratie, immédiatement talonné par l'extrême droite de Jirinovski (11,67 %), elle aussi en progrès de 3 points.

Quoique l'on puisse penser du KPRF, au discours souvent nationaliste et souvent teinté d'antisémitisme, le détail de ses résultats montre que pour la première fois depuis la chute de l'URSS, il y a tout juste vingt ans, les ouvriers reviennent vers lui en nombre. C'est, sans doute, le principal enseignement de ce scrutin et personne ne l'a vu ! Un oubli, sans doute !

Les communistes, tout en progressant, plañonnent à peine à leur moyenne nationale à

Moscou (19,37 %) et obtiennent 13,94 % à Pétersbourg où les sociaux-démocrates de *Russie Juste* leur volent la seconde place (23,79 % un de leurs meilleurs scores) et où les libéraux pris dans leur ensemble, atteignent leur plafond, un peu plus de 13 %, mais il en va tout autrement dans les bassins industriels et les centres scientifiques, notamment en Sibérie.

On notera déjà que dans la proche banlieue de Moscou, où l'industrie et la recherche ont de beaux restes, le KPRF (26 %) est à cinq points au-dessus de son niveau dans la capitale ; l'Université de Moscou (MGou) envoie, du reste, siéger à la Douma (parlement) un député communiste qui devance de 300 voix le candidat du *Yabloko* (libéral) et de 416 voix celui du parti de Poutine.

Mais les scores les plus spectaculaires du KPRF se situent dans ces villes-usines de l'Est du pays, dans les régions les plus industrielles, le long du transsibérien. À Novossibirsk, grand centre scientifique et économique, il devance largement le parti du pouvoir avec 34,17 % des voix ; il atteint 30,56 % à Omsk. Dans la capitale russe de l'automobile, Togliatti, siège de l'usine « AvtoVaz », avec 28,95 %, il devance *Russie Unie* (27,56 %) ; même chose à Angarsk

(38,03 %) ; à Bratsk (30,41 %), connu pour sa production d'électricité notamment ; 30,31 % à Oussolié-Sibirskoïé dont le combinat chimique emploie 7 000 travailleurs ; 31 % dans la région d'Irkoutsk. Plus à l'Ouest, sur la Volga, dans la région de Nijni-Novgorod, les communistes passent de 13 % en 2007 à 29 %. A Orlov où Sanofi-Aventis a acquis une part importante de la société de production d'insuline, Bioton Vostok, le KPRF s'érige en tête avec 31,98 % des suffrages.

Quant à la fraude électorale, les résultats en désignent sans appel les coupables : les roitelets des districts et régions autonomes, souvent déjà en place à l'époque soviétique et qui veulent impressionner le « centre » et, surtout, défendre leurs prébendes : 91,44 % pour *Russie Unie* au Daghestan ; 77,83 % au Tatarstan ; 85,29 % dans la région de Touva voisine de la Bouriatie où le parti du pouvoir « ne » réalise que 49,02 % ... Vladimir Poutine sera réélu à n'en pas douter en mars prochain. A lui de tirer, sereinement, les leçons des législatives de décembre. ■



Vladimir Poutine



Entretien avec

JEAN-CLAUDE GRUMBERG

Dans le cadre de cette rubrique, la PNM a réalisé cette interview de Jean-Claude Grumberg lors d'une rencontre amicale avec Roland Wlos et Patick Kamenka.

Jean-Claude Grumberg, né en 1939, dont le père meurt en déportation, est l'auteur d'une trentaine de pièces de théâtre dont une trilogie sur le thème de l'Occupation et du génocide : *Dreyfus* (1974), *L'Atelier* (1979) et *Zone libre* (1990). Il a également écrit pour le cinéma, il est scénariste de : *Les Années sandwichs*, coscénariste avec François Truffaut pour *Le Dernier Métro*, et pour *Amen*, *Le Couperet et Eden* à l'Ouest de Costa Gavras. Pour la télévision, il écrit entre autres les scénarii de Thérèse Humbert, Music Hall, *Les Lendemain qui chantent*, *Julien l'apprenti* et *93 rue Lauriston*. Il est l'un des seuls auteurs dramatiques contemporains français vivants à être étudié à l'école, notamment sa pièce *L'Atelier*. Jean-Claude Grumberg a reçu de nombreux prix dont le Grand Prix de l'Académie Française, le Grand Prix de la SACD pour l'ensemble de son oeuvre, etc. Il a également obtenu le César du meilleur scénario pour *Amen* de Costa-Gavras.

PNM Dans une interview vous avez dit un jour : "Si j'ai quelque chose à écrire, c'est parce que la police française a livré mon père aux Allemands". C'est une marque profonde ?

Jean-Claude Grumberg Je n'étais pas du tout destiné à une carrière artistique, ni à écrire, mais si je me suis retrouvé auteur, c'est sans doute lié à ce moment où les flics sont venus à la maison (pendant l'occupation nazie) et ont défoncé le bas de la porte pour entrer. Ça se passait tout près de ma naissance. C'est sans doute le premier souvenir que j'ai du point de vue chronologique, l'un des flics a dit : « un enfant au berceau » et cet enfant c'était moi.

Après, c'est le hasard qui fait qu'on devient auteur. Mais si j'ai quelque chose de différent à écrire, c'est né de cette fracture. Il est certain que je n'écris pas que sur ce thème [l'arrestation et la déportation de mon père], surtout à mes débuts. Peu à peu j'ai découvert ce qui faisait ma singularité par rapport à des auteurs du même âge que moi, qui ont aussi connu la guerre mais de manière tout à fait différente, même s'ils ont pu avoir de grands drames dans leur vie. Pour moi, il y a eu ce drame initial qui m'a mis au monde de manière brutale. C'est une irruption dans un monde absurde. On parle beaucoup du théâtre de l'absurde, mais l'absurdité était alors plus dans la vie que dans le théâtre.

PNM Quel a été votre parcours professionnel ?

Jean-Claude Grumberg J'ai quitté l'école à 14 ans, j'étais apprenti tailleur, très mauvais d'ailleurs. Mais j'ai eu la chance grâce au cercle Charles Wolmarck* (de l'UJRF**) de faire du théâtre. On m'avait demandé, quand j'ai voulu adhérer à l'UJRF, si je voulais vendre l'*Avant-garde* (journal de la JC), mais tu risques de prendre des coups sur la tête, ou alors faire du théâtre et j'ai spontanément répondu que je voulais faire du théâtre. Je ne voulais pas casser mes lunettes qui étaient très onéreuses... Et là j'ai eu la chance que deux types, des vieux pour moi car ils avaient au moins 19 ans, montent une petite troupe. Nous répétions dans les sous-sols de la *Maison des Métallos****, qui est devenue un théâtre. Ils cherchaient un enfant pour une pièce de Molière. Après je me suis retrouvé comédien. Je travaillais peu, mais comme je n'avais pas un physique de jeune premier, je jouais les « vieux ». Puis, ils ont préféré prendre de vrais vieux. Je me suis alors mis à écrire du théâtre pour continuer ce que j'avais appris. Parmi les pièces qui ont le plus compté pour moi, je crois qu'il y a eu "*Dreyfus*" et "*L'Atelier*". On a joué "*Dreyfus*" en 1973 à l'Odéon avec le tout Paris et le fait que les personnages étaient censés parler yiddish sur le plateau, ça a créé une grande émo-

tion liée à la pièce, à la qualité de l'interprétation, mais aussi à ce retour, à cette affirmation d'un monde juif certes imaginaire, mais qui était comme un témoignage de ce qui avait disparu et dont on ne parlait pas à l'époque.

"*L'Atelier*" a été un événement important dans ma vie et qui reste comme une pièce devenue classique et dont des extraits sont dans les manuels scolaires. La pièce a été jouée à l'Odéon en 1979.

Maintenant j'alterne, j'écris beaucoup de pièces pour enfants.

J'ai eu beaucoup de chance et beaucoup de succès. J'ai eu aussi la chance de ne pas être capable d'adhérer à des idées philosophiques qui régissaient le théâtre à l'époque et de me retrouver dans "un créneau", les uns disaient que j'étais un auteur de "boulevard", les autres que j'étais un auteur intellectuel. En fait, j'étais au milieu. On n'était pas nombreux à être au milieu et à arriver à en vivre mais il est vrai que j'ai échappé au "*brechtisme*", à un climat régnant qui s'est révélé assez malsain. Tout le monde s'imaginait que Brecht était communiste... Non, il vivait en Allemagne de l'Est, mais n'était pas communiste. Il y avait une sorte d'erreur, j'ai échappé à ce qu'on pourrait qualifier d'universitaire et de sectaire ; ce qui m'a manqué après. Car pour écrire certaines pièces, j'ai regretté de ne pas avoir ces connaissances, mais il y a eu un temps où le rire était chose suspecte. Ce n'était pas un choix, je me suis toujours exprimé par le rire quel que soit le sujet, même si cela ne fait pas rire tout le monde et je dois dire qu'il y a des pièces qui ne me font pas rire mais qui font rire le public.

"*Adam et Eve*" n'a pas parlé à tout le monde, la pièce concernait un certain public qui n'est pas venu, d'ailleurs, par manque d'information. Si on avait été joué à l'Odéon comme dans les années 70, on aurait eu tout le monde. Et même "*Zone Libre*" ça a échappé au public concerné. "*Adam et Eve*", c'était une période où j'étais en train de perdre un œil et j'ai écrit le texte dans les salles d'attente des médecins. D'où le thème de la maladie et l'empêchement du personnage dans la pièce. Je suis très attaché à cette pièce, mais je dois reconnaître que ça n'a pas marqué très fort le public.

C'est étonnant que l'échec du communisme ait laissé si peu de place dans le théâtre. Il n'y a pas eu une réflexion, un regard. Ça va peut-être venir. C'est étonnant, car c'est un événement qui a mobilisé tellement d'énergie et de générosité. Surtout en ce qui concerne les juifs, avec l'espoir que cela représentait, les sacrifices consentis, je n'ai pas l'impression qu'il y a eu un grand film, une grande pièce qui ait parlé de cela. Modestement avec "*Adam et Eve*", j'ai essayé d'évoquer ce sujet. Et aussi avec "*Les lendemain qui chantent*", avec en exergue

de cette pièce, la phrase suivante : "*Ce n'est pas parce que nous avons tort que les autres avaient raison*".

J'en ai souvent parlé avec Costa Gavras, il a fait "*L'Aveu*", mais il ne veut pas revenir sur ce thème.

Le 4 février va commencer au Théâtre du Rond-Point l'une de mes nouvelles créations : "*Moi je crois pas*".

PNM Comment expliquez-vous le succès de vos oeuvres ?

Jean-Claude Grumberg Je ne parle pas yiddish mais j'ai baigné dans des ateliers où il y avait une manière de penser qui n'était pas celle des autres, et même à la maison ma mère, qui était née en France, parlait yiddish avec ses parents et ils s'engueulaient tout le temps en yiddish. Il se trouve par ailleurs que je n'ai jamais eu de problème avec le fait d'être juif, je ne me suis jamais senti désireux de le cacher. Ça m'a donné une grande liberté avant beaucoup d'autres. Un jour, je me suis aperçu qu'il suffisait que je raconte ma vie : Je suis né en 39, deux mois après c'était la guerre, tout de suite après on a vécu l'exode, on est revenu à Paris et ensuite on a été pourchassés... Il suffit de raconter chronologiquement ma vie. Un écrivain, en général, est tenté de raconter sa vie et c'est à la fois difficile et en même temps plus facile. C'est ce qu'on nous envie beaucoup, car on a un sujet...

Pour la pièce "*En r'venant de l'expo*", j'ai écrit ça très vite. Ça n'a pas été difficile à écrire, pas comme l'avait été "*L'Atelier*". Au contraire. En fait, ce sont les scrupules qui t'empêchent d'écrire, c'est comme en politique, les démocrates ont des scrupules, les autres n'en ont pas. Écrire sur la vie de sa mère, sur les souffrances, sur la vie d'un atelier et l'absence du père, ça m'a posé beaucoup plus de problèmes qu'évoquer la grande grève internationale contre la guerre qui n'est jamais venue. J'ai eu beaucoup de plaisir avec "*En r'venant de l'expo*", car malgré son format démesuré, la pièce s'est beaucoup jouée.

Le 23 et le 24 février au Rond-Point, il y aura une projection de la première version de "*L'Atelier*", des "*Lendemain qui chantent*", "*En r'venant de l'expo*" et "*Rêver peut-être*".

PNM Qu'est-ce qu'être juif au XXI^e siècle pour vous ?

Jean-Claude Grumberg Je viens d'écrire une petite pièce où un voisin de palier demande à l'un de ses voisins : "*Qu'est-ce que c'est d'être juif*", car il vient d'apprendre sur internet que son voisin l'était. Le voisin juif a répondu : "*Comme ça, à brûle-pourpoint, sans documentation, je ne peux pas très bien répondre*". Je garderai cette réponse à la question posée ! ■

Propos recueillis par **PATRICK KAMENKA**

* Charles Wolmarck était le responsable de l'Union de la Jeunesse Juive (UJJ) à Grenoble et sa région. C'est lors d'une rencontre avec le responsable local de l'UJRE avec lequel il avait rendez-vous qu'il a été arrêté et rapidement fusillé, comme son contact de l'UJRE, le 30 juillet 1944.

** Cf. Guillaume Quashie-Vauclin, *L'union de la jeunesse républicaine de France, 1945-1956 - Entre organisation de masse de jeunesse et mouvement d'avant-garde communiste*, préf. M. Dreyfus, Éd. L'Harmattan, Paris, 2009, ISBN 978-2-296-09206-8, 264p., 24€

par

CHARLES DICKENS

1812-1870

Charles Dickens aura été à la fois l'observateur implacable, le conteur, le peintre, le satiriste du monde social de l'Angleterre victorienne du XIX^e siècle, le pourfendeur des injustices, témoin des maux de tout un peuple de misérables, le dénonciateur de l'exploitation des enfants contraints de travailler dès l'âge de 12 ans dans des fabriques immenses. Nul mieux que Dickens en son temps n'aura su s'élever contre cette industrialisation qui a généré la misère, la paupérisation du prolétariat. Qui a fait le malheur des pauvres.

D'une plume tranchante, avec un humour ravageur, il ne cessera de dénoncer l'implacable machine broyeuse d'un système capitaliste sans pitié à travers des romans qui sont comme des voyages initiatiques, brossant des personnages auxquels il prêterait ses propres traits et les traits de ceux et celles qu'il aura croisés sur sa route, les bons et les méchants, avec un art de la narration d'une grande subtilité, une émotion qui fera pleurer petits et grands dans les chaumières.

Les Temps difficiles (1854) représente son roman le plus engagé. Son décor est un univers d'usines, d'installations minières, de fabriques, d'entrepôts, de banlieues sordides où vit un prolétariat à la limite de la survie. Vision cauchemardesque qu'est la vision de la ville de Coketown sous un ciel de suie, la ville du charbon (Manchester en réalité) qui réunit cette masse de « guenilleux » à côté de bourgeois nantis – bourgeois qui ne seront pas exempts de compassion, certes, mais avec un mouchoir en dentelles parfumé sur le nez pour se protéger –, de politiciens véreux, de patrons qui n'auront aucun scrupule à exploiter une main d'œuvre corvéable à merci.

Charles Dickens visitera en 1838 les grandes usines textiles des Midlands et plus particulièrement celles de Manchester. Il écrira à sa femme Kate : « *Je n'ai jamais vu une telle masse de saleté, de ténèbres et de misère.* »

En 1847, c'est aussi la naissance du *Manifeste du Parti Communiste* de Marx et Engels qui théorise la lutte des classes en analysant les rapports de domination économique d'une classe sur l'autre dans les pays en voie d'industrialisation et les dégâts que cette domination engendre auprès des classes laborieuses. Dégâts d'autant plus considérables que ces classes n'ont pas encore les outils leur permettant de s'organiser pour se battre, n'ont pas encore rassemblé leurs forces et restent à l'état de victimes.

Marx a bien sûr lu Dickens. Il écrit à Engels : « *Dickens a émis à la face du monde plus de vérités politiques et sociales que n'en ont énoncé tous les hommes politiques, tous les journalistes et tous les moralistes réunis.* » ■

par **BÉATRICE COURRAUD****Retour sur la vie et l'œuvre de Charles Dickens**

Charles John Huffam Dickens naît à Landport en Angleterre le 7 février 1812, d'un père souvent criblé de dettes, employé dans l'Administration de l'Amirauté, et d'une mère à la santé fragile. Il a une enfance heureuse jusqu'en 1824 où sa vie prend un tournant dramatique : son père est emprisonné pour dettes à la prison de Marshalsea et le jeune Charles est contraint de travailler dix heures par jour dans une usine de cirage où il ne gagne que six shillings par semaine afin de venir en aide à sa famille démunie. C'est ce qui le pousse une fois adulte, à prôner la justice, la liberté et l'égalité, devenant ainsi peu à peu la voix de tout un peuple. L'inégalité des classes sociales, l'exploitation des enfants, la dénonciation des injustices sociales, la violation des droits de l'homme par un capitalisme exploiteur constituent les thèmes récurrents de ses œuvres.

A la sortie de la fabrique, Charles fréquente une école publique pendant trois ans, sans pour autant oublier le difficile souvenir de ces jours de travail, d'esclavage qui le hantera jusqu'à la fin de sa vie. Il est employé peu après dans un cabinet d'avocats et travaille ensuite comme sténographe à la Chambre des Communes, où on le remarque pour son intelligence et son sens de l'humour.

Dès 1834, il fait son entrée dans le monde de la presse, travaillant comme chroniqueur pour le *Morning Chronicle*. Dès lors, il partage son temps entre le journalisme et l'écriture d'esquisses de romans. Son étroite collaboration avec divers quotidiens donne naissance à une collection d'ébauches intitulée *Sketches by Boz Illustrative of Everyday Life and Everyday People* (Esquisse par Boz) qui connaît un succès presque immédiat.

En 1836, Dickens épouse Catherine Thompson Hogarth, fille aînée de l'éditeur du *Evening Chronicle*, ils ont dix enfants au cours de leurs vingt années de leur vie commune.

Dickens entre au magazine Bentley's Miscellany où il occupe le poste d'éditeur. Après la publication d'*Oliver Twist* dans les pages de cette revue à vocation littéraire, le succès ne le quitte plus. *Nicholas Nickleby* (La vie et les aventures de Nicolas Nickleby) est publié en 1839, suivi de *The Old Curiosity Shop* (Le magasin d'antiquités) qui sont, tous deux, très bien reçus par le public.

En 1842, Dickens voyage vers le Nouveau Monde. Sa découverte de l'Amérique, terre de l'esclavagisme, le révolte. Plusieurs épisodes de son prochain roman, *Martin Chuzzlewit*, sont justement consacrés au voyage du personnage principal en Amérique.

A l'âge de trente ans, Dickens s'est déjà solidement établi en tant qu'auteur à succès, mais il continue néanmoins dans les années qui suivent à écrire fiévreusement une quantité considérable d'œuvres d'une importance capitale : *Dombey and Son* (Dombey et fils) (1848), *David Copperfield* (1849- 1850) ; *Hard Times* (Les temps difficiles) (1854) ; *Little Dorrit* (La petite Dorrit) (1857), *A Tale of two Cities* (Histoire de deux villes) (1859) et *Great Expectations* (Les

grandes espérances) (1861).

Dickens antisémite ?

Les personnages de juifs décrits dans certains de ses romans et nouvelles laissent perplexes.

On a gardé depuis le Moyen Âge et dans toute la chrétienté le stéréotype du juif avare, cupide. C'est dire que ce genre de cliché a la vie dure et tient à ce qu'à l'époque les juifs vont se trouver exclus de presque toutes les professions artisanales et agricoles et ne seront tolérés que comme usuriers ou prêteurs sur gages, activités interdites aux Chrétiens.

En écrivant, en 1838, *Oliver Twist*, Charles Dickens a inventé le personnage de Moses Fagin, « Fagin le Juif », caricature du juif exploiteur qui apprend à Oliver à devenir voleur. Le problème est aussi que Fagin fait inévitablement penser à Shylock, personnage du juif usurier dans *Le Marchand de Venise* de Shakespeare. Dickens a voulu ensuite, en 1867, supprimer du texte toute connotation péjorative telles que : « *the Jew* », mais au regard des incessantes réimpressions de *Oliver Twist*, et pris par le temps, il finit par y renoncer.

Que dire aussi du personnage de Ebenezer Scrooge dans la nouvelle *Un chant de Noël ?* Scrooge le banquier, homme épouvantable, monstre d'égoïsme, homme de l'obscurité et des ténèbres qui, grâce aux Esprits qui viennent le visiter, trois fantômes de Noël, *Ghosts of Christmas*, trouvera la Lumière, le Salut, la Rédemption ? Ces images s'ancrent dans des croyances anciennes, des préjugés qui marquent et accentuent les différences entre Juifs et Chrétiens sur le plan des pratiques religieuses et qui, un siècle plus tard, se transformeront en haine dite « raciale » et exterminatrice.

Dickens poursuit sa grande aventure. Il ne cesse jamais d'écrire, il ne quitte ses livres, ses personnages qu'avec difficulté et dans la douleur. Une autre histoire doit déjà avoir pris forme pour qu'il consente à mettre un point final au roman précédent et à abandonner ses personnages qui sont autant de parties de lui-même. Ensuite c'est l'impatience de connaître les réactions de son public, la grande fièvre de l'attente de l'amour de ses lecteurs et lectrices.

Passionné de théâtre et de magie, il crée sa troupe de théâtre dont il est lui-même le directeur, et a même l'honneur de jouer devant la reine Victoria.

L'événement de sa vie : il tombe amoureux d'une jeune actrice de sa compagnie théâtrale nommée Ellen Tiernan, rencontre qui le conduit à se séparer de sa femme en 1858 et qui constitue un immense bouleversement dans sa vie.

« Le baladin national et international de l'Angleterre »

A partir de 1853, il entame des lectures publiques de ses romans. Suite au grand succès de cette initiative en Angleterre, il se rend de nouveau aux États-Unis en

1868 pour donner d'autres conférences centrées sur ses œuvres. Il devient « *le baladin national et international de l'Angleterre* ». Entre 1858 et 1870, Dickens fait 423 lectures-conférences publiques à travers le monde. La dernière en 1868-69 achève de l'épuiser. « *Les grandes foules que je vois chaque soir paraissent toutes m'aimer comme on aime un ami personnel* » écrit-il. Cette course effrénée, ces lectures qui les derniers temps le laissent évanoui sont peut-être la conséquence d'une fragilité du cœur liée à sa passion pour Ellen Tiernan, un amour secret et d'autant plus violent qu'il reste platonique. Toujours est-il que l'auteur court le monde en tous sens et fuit le plus loin possible de celle qu'il aime. Car lui veut être aimé, aimé à tout prix.

Bien que ses forces s'épuisent il commence à écrire un nouveau roman intitulé *The Mystery of Edwin Drood* (Le mystère d'Edwin Drood) qui reste malheureusement inachevé.

Dickens décède le 9 Juin 1870 ; il est enterré à l'abbaye de Westminster dans "le coin des poètes". L'épithaphe sur sa tombe porte ceci : « *Il compatissait avec les pauvres, les souffrants et les opprimés. Non seulement l'Angleterre, mais l'humanité toute entière a perdu un de ses plus grands écrivains.* »

Les Grandes Espérances ou la vie toujours recommencée

L'autre visage de Dickens, ou plutôt le Dickens sans visage, ou plutôt le Dickens aux multiples facettes comme autant de cristaux parsemés sur un vitrail, qui éblouissent, aveuglent et nous égarent, nous lecteurs, tant les pistes pour rassembler sous un seul trait l'homme et l'écrivain Dickens sont brouillées à tout jamais, cet autre visage trouble et troublant, on peut l'apercevoir dans son avant-dernier roman.

Voici enfin venu le temps des *Grandes Espérances*, qui vont entraîner le héros Pip/Dickens dans une autre course folle, une course immobile, un mouvement vers...et en suspension qui le laisse sidéré et comme absent de lui-même. *Les Grandes Espérances* sont une quête perpétuelle qui ramène toujours le héros au point de départ. C'est le livre phare de Dickens, celui qu'il écrira quelques années avant sa mort où sont réunis tous les aspects de sa personnalité, tous les fantômes qui le hantent, les fantômes du passé, mais aussi ses plus hautes aspirations.

Les Grandes Espérances marqueront à la fois sa consécration et sa fin.

Dickens se projette dans ses personnages avec un élan, une force inouïs, il crée un monde fusionnel où chaque personnage serait à la fois le double et l'envers de lui-même, une alchimie qui permet aux lecteurs de se fondre dans l'histoire, de faire corps avec les personnages et de pénétrer avec délice et horreur dans un univers d'une inquiétante étrangeté.

Dickens ne crée pas un monde, c'est un

monde qui est mystérieusement créé par ses mots qu'il sort comme d'un chapeau, car Dickens est un magicien. Dickens est un poète aussi. C'est pourquoi il aime tant le théâtre et ses métamorphoses.

« *La vie l'a copié, c'est le test des maîtres, la vie est devenue une histoire de Dickens* » écrit Alexandre Vialatte.

« **What I wanted, who can say? *** » (Pip in «*Great Expectations*»)

On aurait pu traduire *Les Grandes Espérances* par *Les Grandes Attentes*. En effet, Pip est dans l'attente de savoir la vérité sur tout ce qui lui arrive et tous les personnages qu'il rencontre sur sa route. Miss Havisham reste dans l'attente depuis trente ans d'un mariage qui n'aura pas eu lieu et trône dans sa robe de mariée devant la table de nocces où gisent les restes pourris du festin. Estella est dans l'attente du grand amour... Ils sont tous dans le mouvement de l'attente, immobiles et figés dans leur attente.

Pip court dans tous les sens mais sans savoir au juste où il va, ce qu'il cherche, ce qu'il veut, ce qu'il est. « *What I wanted ? Who can say ?* » *

Les Grandes Espérances sont une épopée, un roman d'amour, une quête éperdue...

Histoires d'amour qui se croisent et s'entrecroisent et histoires de secrets bien gardés. Histoire d'argent, car l'argent circule mais cette fois-ci, allant du riche au pauvre, on ne sait par quel tour de passe-passe, pour parvenir au destinataire et disparaître de nouveau parce que dépensé en pure perte. Argent perdu. Amours perdus... Histoires d'amour : les personnages se poursuivent, s'échappent, se rattrapent pour se fuir à nouveau. Amour de Magwitch, le forçat évadé vers Pip, qui ne l'aime pas, Pip vers Estella, la jeune fille inaccessible, Miss Havisham vers Estella, qui ne l'aime pas, Pip vers Miss Havisham et pour finir Pip vers Magwitch, amour qu'il craint et désire à la fois, qui sera le seul à prendre forme, le seul à se réaliser car le forçat évadé est un père bienfaiteur, père symbolique, une figure tutélaire, c'est lui aussi qui possède l'argent donc le pouvoir pour le transmettre à Pip, son fils adoptif.

Roman magique dans lequel les personnages s'incarnent, comme par enchantement, dans tous les éléments naturels : le feu, le feu maléfique de la forge (Orlick), le feu qui consume Miss Havisham, l'eau : c'est sur la rivière que Pip aperçoit Estella sous forme d'apparition, la mer, par où Magwitch tente de s'échapper pour recouvrer la liberté. Ces éléments entraînent les personnages à leur perte, à l'exception de nos deux héros, Pip et Estella, peut-être parce qu'ils sont issus d'un rêve lointain de Charles Dickens, un rêve d'enfance, et qu'ils ne doivent, ne peuvent pas mourir. ■

* "Ce que je voulais, qui peut le dire ?"

NDLR Béatrice Courraud a adapté *Les Grandes Espérances* pour le théâtre. Une lecture mise en espace par Serge Sandor (Compagnie du Labyrinthe) a eu lieu en décembre 2001 au Théâtre 13 avec Emmanuelle Riva (Miss Havisham, la vieille dame), William Mesguich (Pip, le héros), Sarah Mesguich (Estella, la jeune fille), Jean François Maurel (Magwitch, le forçat évadé et Jagers, l'avocat), Florent Ferrier (Orlick, le méchant).

MÉMOIRE

KULMHOF EN POLOGNE - PREMIÈRE « USINE » du judéocide

•••, Belzec, Sobibor, Treblinka, Auschwitz-Birkenau. Dans cette liste tragique des camps d'extermination nazis, il manque un nom, le premier, **Kulmhof am Ner**, aujourd'hui Chelmno nad Nerem en Pologne. Le premier, parce qu'il fut du 8 décembre 1941 à mars 1943, puis trois semaines au début de l'été 1944, une usine-laboratoire de l'assassinat de masse des Juifs et, en moindre nombre, des Sintis et des Roms.

Le *Centrum Judaicum*, qui jouxte la célèbre Nouvelle Synagogue berlinoise dans le quartier des Granges, lui consacre une exposition*. Tâche difficile, car les nationaux-socialistes ont, ici comme ailleurs lors de leur retraite de 1945, détruit une grande partie des traces de leurs crimes. Les organisateurs de l'exposition ne peuvent montrer que quelques rares photographies d'époque : des déportés parqués sur un quai ou étroitement serrés dans des wagons sans toit, ou une dizaine de SS et policiers en uniforme ou en vêtements civils, visiblement fatigués, photographiés pendant une « pause-bière » devant un mur délabré. Des plus de 150 000 Juifs, dont plus de 2 600 berlinois, déportés à Kulmhof, seuls trois ont survécu, qui témoigneront au procès contre Adolf Eichmann.

En 1941, Kulmhof était un petit village germano-polonais de quelques trois cents habitants à soixante-dix kilomètres au nord-ouest de Lodz. À Berlin, le lieu est jugé idéal pour réaliser un projet qui entre dans le vaste programme d'extermination des Juifs et autres peuples considérés par les nazis comme « nuisibles » : à l'aide des gaz d'échappement de camions spécialement aménagés, la mort par asphyxie des juifs des ghettos voisins, puis de Lodz et de toute la Warthegau, selon un plan concentrique**. Le 16 juillet 1941, un haut responsable nazi de Posen écrit à Eichmann : « *Il convient de se demander sérieusement si la solution la plus humaine n'est pas d'exterminer les Juifs, dans la mesure où ils ne sont pas aptes au travail, par un quelconque moyen à action rapide. En tout cas, celui-ci serait plus agréable que de les laisser mourir de faim.* »

Kulmhof est discrètement niché dans une vaste forêt et relié au réseau ferroviaire local. Le « commando spécial » que dirige le SS-Hauptsturmführer Herbert Lange y réquisitionne une gentilhommière en mauvais état et l'aménage. Une haute palissade de bois met la grande cour à l'abri des regards extérieurs. Des salles sont agencées pour les gardes, les travailleurs forcés juifs et le stockage des biens des futures victimes. Au rez-de-chaussée, un long couloir est transformé en rampe d'accès de la largeur d'un camion.

Le 8 décembre 1941, l'installation criminelle est opérationnelle. Les juifs des ghettos environnants sont acheminés en train jusqu'à Wahrtbrücken (Kolo en polonais) puis, après leur transbordement dans des wagons pour voie étroite, ils parcourent les derniers kilomètres en camion. Là, un SS en blouse blanche les accueille et leur explique que, destinés à travailler dans des camps de travail, ils doivent être préalablement « désinfectés » et donc quitter leurs vêtements. Lors, par groupes de quatre-vingts à cent vingt personnes, ils sont poussés à coups de fouet par les gardes dans le long couloir au bout duquel un camion fermé les attend.

Un garde en barricade la porte sur le dernier. Le moteur mis en marche dégage ses gaz à l'intérieur. Le moteur tourne pendant un quart d'heure. Les incarcérés commencent par perdre connaissance, puis, meurent deux ou trois minutes plus tard. Le camion part alors avec son macabre chargement pour le « Camp dans la forêt » à quatre kilomètres de là. Un commando de juifs « apte au travail » en extirpe les cadavres, arrache les dents en or, avant de jeter les corps dans d'immenses fosses communes. À partir de l'été 1942, les cadavres seront directement entassés dans deux crématoriums extérieurs, les os restants broyés et les cendres jetées dans la rivière voisine. La population locale sentait l'odeur de la fumée jusqu'à quinze kilomètres à la ronde. Au printemps 1943, les transports se raréfient. En mars, les camions sont renvoyés à Berlin, bientôt suivis du « commando spécial ».

Entre décembre 1941 et mars 1943, la SS avait assassiné la quasi-totalité de la population juive de la Warthegau, à l'exception des juifs « aptes au travail » enfermés dans le ghetto de Lodz, dont Himmler décide la « liquidation » au printemps 1944. Pour peu de temps, Kulmhof redevient l'« usine de la mort » qu'elle avait été. La gentilhommière détruite est remplacée par un baraquement de tri des biens de valeur. Après une palissade qui entoure le « Camp dans la forêt », la SS fait construire deux baraquements destinés au déshabillage des arrivants et deux crématoriums de campagne. En juin, le camp est doté de deux camions spéciaux. Le 23 juin, un premier transport apporte à Kulmhof 562 juifs qui sont asphyxiés sur-le-champ. Entre le 24 juin et le 15 juillet 1944, leur nombre s'élève à 7 176, quand les nazis trouvant ce moyen trop restreint et encore trop coûteux, décident en août d'envoyer les quelques 68000 Juifs du ghetto de Lodz à Auschwitz-Birkenau. En janvier 1945, pendant la retraite allemande et avant l'arrivée de l'Armée Rouge, le « commando spécial » détruit les installations. Cependant, quand, en mai 1945, la commission d'enquête polonaise se rendra à Kulmhof, elle trouvera 24 000 cuillères, 4 500 paires de ciseaux, 2 500 fourchettes, des paires de lunettes, des gamelles, des jouets et divers autres objets de la vie quotidienne.

Lors d'un procès qui s'est tenu à Bonn entre novembre 1962 et mars 1963, douze membres du « commando spécial » ont dû répondre de leurs actes. En deuxième instance, huit d'entre eux ont été condamnés à de longues peines de prison pour « complicité de meurtre ». En 1964, un monument a été érigé, qui rappelle à la mémoire collective le « Camp dans la forêt » et ses 150 000 victimes, et, en 1990, un petit musée a été ouvert. Quant à nous, si nous ne pouvons nous rendre en Pologne, voyons ou revoyons le film de Claude Lanzmann, et écoutons les mots de l'indicible prononcés par deux des trois survivants aujourd'hui décédés, Michal (Mordechai) Podchlebnik et Szymon (Shimon) Srebnik. ■

* Jusqu'au 29 février 2012.

** Après l'invasion de la Pologne par l'armée allemande le 1^{er} septembre 1939, les nazis annexent la partie occidentale du pays au Reich. Des centaines de milliers de Polonais et de Juifs sont déplacés. La *Wehrmacht* et la

police entreprennent aussitôt la liquidation des petites communautés juives – notamment en enfermant les Juifs arrêtés dans les synagogues qu'ils incendient ou dynamitent. Dans l'hiver 1939-1940, un « commando spécial » SS vide les hôpitaux et hospices juifs et en assassine les patients et les pensionnaires par asphyxie dans les camions qui, ensuite perfectionnés, seront utilisés à Kulmhof. Au printemps 1940, l'occupant allemand instaure les premiers ghettos, dont ceux de Varsovie et de Lodz.

La Documentation Française publie
Le nazisme, une idéologie en actes
de Johann Chapoutot
Dossier n° 8085 janv.-fév. 2012, 11 €

*** Dans son roman, *La Mort est mon métier*, Robert Merle décrit une variante du procédé utilisé par les nazis à Kulmhof :

« *Un gros camion stationnait, l'arrière tout près de la baraque. Un tuyau, fixé à son pot d'échappement, s'élevait verticalement, puis faisait un coude et pénétrait dans la baraque à hauteur du plafond. Le moteur tournait.* »

(Éd. Gallimard, 1952 ; Le Livre de poche, 1961, p. 297 à 312)

HISTOIRE - LES DATES-CLÉS DU PROCHE-ORIENT



- 6 juin 1982 - L'INVASION DU LIBAN

par Dominique Vidal*

Dans la longue litanie des guerres israélo-arabes, l'invasion du Liban de 1982 occupe une place très particulière. Elle diffère même nettement des précédentes, et ce pour au moins trois raisons.

La première, c'est l'absence de tout prétexte à son déclenchement. Jusque-là, Israël avait toujours défendu ses initiatives militaires avec la fameuse formule Ein Brera : « *Nous n'avons pas le choix* ». Rien de tel le **6 juin 1982**, au contraire. Le traité de paix avec l'Égypte vient d'entrer en vigueur, mettant fin au risque d'une guerre sur plusieurs fronts. Les négociations prévues sur l'autonomie palestinienne restent lettre morte. Après la tension de 1981, l'Organisation de libération de la Palestine (OLP) respecte le cessez-le-feu intervenu, si bien que les villes et villages du nord d'Israël ne subissent plus de tirs de missiles. Quant à l'attentat contre l'ambassadeur de Tel-Aviv à Londres, il ne saurait évidemment expliquer l'offensive contre le pays du Cèdre. Et le nom de l'opération, « Paix en Galilée », ne dissimule pas plus de quelques jours l'objectif réel du général Ariel Sharon, alors ministre de la Défense : foncer jusqu'à Beyrouth.

La deuxième différence tient à la durée de l'intervention. À l'exception de celle de 1948, les guerres d'Israël – en 1956 comme en 1967 et en 1973 – avaient duré quelques jours, voire quelque semaines. Cette fois, si les chars de Tsahal atteignent en trois semaines la capitale libanaise, qu'ils assiègent et bombardent sauvagement deux mois durant, ils ne quitteront le Liban qu'en... 1985. Entre-temps, Israël s'enlisera dans un véritable bourbier, perdant des centaines de soldats, enregistrant des milliers de blessés et dépensant des centaines de millions de dollars. En vain...

Car **la troisième** différence, c'est le bilan globalement négatif de l'opération. « *Détruire totalement et pour toujours les terroristes de l'OLP* », comme l'avait déclaré le général Sharon le 12 juin 1982 ? C'était compter sans la pression internationale, qui permet à la Résistance palestinienne de quitter Beyrouth à la fin août 1982 pour reprendre, certes affaiblie, son combat depuis Tunis. Gagner la population, essentiellement chiïte, du Sud Liban, qui avait effectivement assez bien accueilli les soldats israéliens en

juin 1982, espérant, grâce à elle, être débarrassée des Palestiniens ? L'occupation israélienne provoquera au contraire une véritable levée en masse, dont le Hezbollah constitue l'héritier. Instaurer une paix durable avec un État fort, chrétien et ami d'Israël, au Liban ? Après une période prometteuse pour Jérusalem, avec la signature, le **17 mai 1983**, d'un traité de la paix avec Israël, le cours des choses s'inversera. Beyrouth rompra ses contacts et la Syrie retrouvera son influence dominante au pays du Cèdre.

Mais la dimension la plus négative pour Israël, à long terme, de l'intervention de 1982 au Liban concerne son image. En quittant Beyrouth le 30 août 1982, Yasser Arafat et ses troupes ont laissé les Palestiniens des camps de réfugiés sans protection, et la Force multinationale, qui devait assurer celle-ci, ne l'a pas fait. Le résultat est connu : les 16 et 17 septembre, au lendemain de l'assassinat du nouveau président phalangiste, Bechir Gemayel, des miliciens chrétiens entrent à Sabra et Chatila et massacrent plusieurs centaines, voire plusieurs milliers de civils. Et si les meurtriers ne portent pas d'uniforme israélien, Tsahal les a amenés sur place, leur a ouvert les portes des camps et tire des fusées éclairantes pour faciliter la sale besogne des tueurs. Pis : ses officiers supérieurs assistent sans bouger à la tuerie, depuis une terrasse qui domine les lieux...

Le monde est littéralement saisi d'effroi. Même à Tel-Aviv, 400 000 Israéliens crient leur colère sur la place des Rois. Un peu partout, nombre de ceux qui sympathisaient avec Israël prennent leurs distances. Avec le recul, les historiens comme les politologues en conviennent : le massacre de Sabra et Chatila marque le premier grand décrochage entre Israël et l'opinion qui lui vouait jusque-là une profonde sympathie enracinée dans l'horreur du génocide nazi, mais aussi dans l'idéal socialiste des kibboutz... Deux autres moments-clés creuseront le fossé : la répression de la Première Intifada à partir de la fin de 1987, puis le massacre de Gaza durant l'hiver 2008-2009.

Puissent les va-t-en-guerre qui rêvent d'en découdre avec l'Iran se souvenir de cette expérience cuisante... ■

* Historien et journaliste, il vient de diriger *Palestine-Israël : un État, deux États ?* Éd. Sindbad Actes Sud, Arles, 2011

“J. Edgar”

de Clint Eastwood



Ce film biographique s'attache d'abord à l'homme dans sa vie privée, le cinéaste se refusant ici à entrer dans les détails de contextes historiques précis et évacuant notamment les liens qui unissaient J. Edgar Hoover à la mafia ou à la lutte anticommuniste qui l'inspira et qui fut l'une de ses véritables obsessions. Ainsi, de l'affaire Emma Goldman, le spectateur ignorant tous les détails de la chose n'en découvrira guère beaucoup plus si ce n'est qu' Eastwood est choqué par le fait qu' E.G, étant citoyenne américaine, n'aurait jamais du être expulsée. Reste que, là où le portrait réussit, c'est dans l'agrandissement des ombres de sa psyché tourmentée.

J. Edgar Hoover édifia de manière monomaniacque et paranoïaque le puissant édifice du F.B.I. Il régna sans partage sur cette institution durant quarante-huit ans, mettant en fiches détaillées tout ce qu'il put pour construire ou défaire les destins personnels et politiques. Ainsi, il mit en fiches Charles Chaplin, Einstein, Marlene Dietrich... Il modernisa les techniques de police, et pour ce faire, fit même appel aux scientifiques. Par ses dossiers tenus secrets, il garda en son pouvoir huit présidents des États-Unis qui vivaient dans la crainte de le voir sortir de ses placards des dossiers compromettants.

Paranoïaque, il s'enlisera lui-même dans l'immense toile d'araignée de ses tourments et mourra en emportant les secrets de sa propre vie : tel est le portrait ici dessiné par Eastwood et qu'incarne magistralement Leonardo di Caprio dont la formidable performance restera dans les mémoires.

A ce portrait de J. Edgar Hoover vu par Eastwood, on peut préférer – et c'est largement mon cas – le portrait diabolique et foisonnant que James Ellroy, dans son extraordinaire trilogie *Underworld U.S.A.**, a aussi dressé de lui : un J. Edgar Hoover plus puissant, plus odieux, plus crapuleux, plus diabolique et en fin de compte plus réaliste.

Certes l'écriture d'Ellroy demeure avant tout baroque et saisit un kaléidoscope qui réfléchit l'infinie variété des turpitudes d'un système exhalant la puanteur, qu'il s'agisse de la corruption à la Baie des cochons jusqu'à l'assassinat de Kennedy pour le premier opus, et de la violence et du mensonge de la Guerre du Vietnam dans le second. Le classicisme d'Eastwood – et le classicisme n'est jamais, sous ma plume, un reproche – le conduit tout de même à une écriture plus « froide ».

Malgré mes réserves, reconnaissons au film, d'exceller dans plusieurs séquences magnifiques et disons qu'il faut incontestablement aller le voir. ■

* **Jame Ellroy** : (1) 1995 : *American Tabloid* (Éd. Rivages) – (2) 2001 : *American Death Trip (The Cold Six Thousand)* – (3) 2010 : *Underworld USA (Blood's a Rover)*, Ed. Payot et Rivages

Entretien avec

MARIUS SCHATTNER



En juin 2011 (Pnm n° 287), ce journaliste franco-israélien*, vivant en Israël, nous livrait ses impressions sur "le printemps arabe vu d'Israël". Aujourd'hui, lors d'un de ses passages à Paris, il fait le point pour les lecteurs de la PNM.

PNM : Où en sont les négociations sur la question palestinienne ?

Marius Schattner Le processus de relance des négociations à Amman entre Palestiniens et Israéliens se situe plus dans le cadre de la négociation pour la négociation. Les perspectives d'avancées sont faibles, car il s'agit plus de questions de procédure que de l'essentiel.

Quel est l'essentiel ? La direction palestinienne est persuadée qu'elle ne peut aboutir à aucun accord avec le gouvernement israélien, car les exigences israéliennes n'ont pas changé depuis 1967. Sur la Cisjordanie par exemple, une importante partie des territoires restent sous contrôle israélien, tous les blocs de colonies, y compris ceux qui se trouvent profondément en territoire palestinien, comme Ariel, subsistent. Résultat : ce territoire est complètement morcelé par la présence israélienne.

Les Palestiniens ont le sentiment que le discours sur la solution des deux États a permis de perpétuer le *statu quo*. En présentant l'occupation comme provisoire, on permet en réalité qu'elle devienne définitive. Et la gauche israélienne ne l'a pas compris. On pensait en effet que l'acceptation par Israël du principe de deux États constituait une avancée, car même la droite avait reconnu cette solution. Mais c'était une fausse avancée, en fait un mirage.

L'autre problème pour les Palestiniens est la question du Hamas. En réalité, quand la direction palestinienne s'exprime, elle parle au nom de la Cisjordanie. Le Hamas est lui-même divisé sur la stratégie entre les modérés et l'aile plus dure. La direction palestinienne doit donc passer son temps à négocier avec le Hamas, par exemple pour la création d'un gouvernement.

PNM : Quelle sont les chances pour les dirigeants palestiniens d'aboutir à l'ONU sur la reconnaissance de leur État ?

Marius Schattner La démarche palestinienne sur la reconnaissance d'un État palestinien à l'ONU vise à essayer de marquer des points sur la scène internationale alors que dans les négociations bilatérales il ne se passe rien. C'est une démarche prometteuse mais vont-ils y parvenir ?

Pour l'instant, la démarche à l'UNESCO reste un acte symbolique. Pour sa part, si le gouvernement israélien parle de deux États c'est pour ne pas y arriver. Sa politique perpétue le *statu quo* qui mène à une isolement dramatique sur le plan international. Mais aujourd'hui, tout cela est masqué par la question iranienne.

PNM : Comment est perçue en Israël cette menace iranienne dont parlent les dirigeants israéliens ?

Marius Schattner La question qu'un Israélien se pose est : est-ce que l'Iran est en possession de l'arme nucléaire et est-ce qu'il y a une menace existentielle ? Il apparaît clairement pour les Israéliens que l'Iran ne poursuit pas le développement d'une industrie nucléaire aux seules fins pacifiques. Mais Israël est mal placé pour donner des leçons à ce sujet puisque selon des sources étrangères, ce pays est en possession d'un formidable arsenal nucléaire. Il n'en reste pas moins que la possession d'armes nucléaires par un régime comme celui de Mahmoud Ahmadinejad, qui appelle à la destruction d'Israël, est inquiétante pour l'homme de la rue.

Pour autant, le comportement des dirigeants d'Israël est paradoxal et suspect. Si vraiment l'Iran représentait un danger existentiel, comme il est dit régulièrement, il y aurait une justification à maintenir une relation privilégiée avec les États-Unis, car on ne peut imaginer une intervention israélienne contre l'Iran

sans un feu vert tacite de Washington. Or, les dirigeants israéliens ont passé deux ans à se chamailler avec l'Administration Obama. Cela est d'autant plus préoccupant que l'on est passé d'une alliance du gouvernement israélien avec un État à l'alliance avec un parti. En effet, Benjamin Netanyahu est l'allié des *Tea party*, la direction politique israélienne ayant fait cause commune avec la droite américaine la plus dure en misant sur sa victoire aux prochaines présidentielles. Si vraiment la priorité des priorités était l'Iran, les Israéliens ne se seraient pas fâchés avec Obama. De plus, la question du nucléaire iranien est une question régionale, car elle implique un changement du rapport des forces dans le Golfe arabe et persique qui fait craindre aux Européens et aux Américains une course aux armements nucléaires dans toute la région. Et ce, avec un risque pour l'approvisionnement en pétrole. Mais surtout, si Israël voulait se prémunir contre une menace nucléaire iranienne, la conclusion d'un accord de paix avec les Palestiniens serait leur meilleure assurance. Car le régime le plus fou en Iran ne déclencherait pas de guerre avec Israël en cas de paix avec les Palestiniens. Mais si vraiment le régime de Téhéran faisait froid dans le dos, il y aurait une autre stratégie à avoir, militaire et diplomatique, au lieu de cet état de guerre larvée. Globalement, même s'il existe un climat dangereux pour la région, il y a aussi dans le discours de peur de la droite israélienne des manœuvres d'intimidation.

PNM : Quel est le climat politique en Israël face à cette situation ?

Marius Schattner Ce qui frappe, c'est l'absence d'une véritable opposition. S'il y avait des élections aujourd'hui, la droite israélienne serait probablement reconduite au pouvoir. À gauche, aucune force politique ne demande le retrait des Territoires. Des hommes politiques le disent, une minorité dans la population le pense, mais il n'y a pas d'expression politique.

Un autre élément pèse actuellement en Israël, ce sont les élections en Égypte après l'arrivée des *Frères musulmans*. Même si on les dit pragmatiques et mo-

ACTUALITÉ DU PROCHE-ORIENT

dérés, il y a aussi les *salafistes*, en clair, le climat dans le Sinaï est dangereux. Et la droite se nourrit des peurs.

PNM : Où en est le mouvement social en Israël ?

Marius Schattner Israël a bénéficié ces dernières années d'une croissance exceptionnelle de 4 % et le discours de la gauche israélienne était de dire : pas de situation de sécurité sans accord de paix, pas de relance économique sans accord de paix. Or, la droite a réussi à avoir l'arrêt du terrorisme – même pour les tirs venant de Gaza – sans accord de paix et une croissance économique sans accord de paix. Mais on aperçoit la fin de ces beaux jours car le pays ne saurait être un îlot de prospérité dans une situation de crise mondiale. La croissance, même si elle reste positive, baisse. Une relance possible du mouvement social qui n'est pas totalement mort, car il correspond à quelque chose de profond dans la société israélienne, peut affaiblir la droite.

Autre fait inquiétant, l'alliance de la droite avec les religieux et l'extrême droite, une alliance avec des gens infréquentables qui pratiquent la ségrégation vis-à-vis des femmes, brûlent des mosquées, etc. Ces mouvements constituent une radicalisation dans les deux sens : orthodoxe et nationaliste.

De plus, sur le plan juridique, la droite s'attaque à la démocratie avec des réformes visant à réduire le pouvoir de la Cour suprême, une tentative d'édicter une loi sur la diffamation dangereuse pour la presse, sur les ONG, etc...

Face à cette situation très dangereuse, des résistances mais pas de véritable prise de conscience de la société israélienne. On vit dans une espèce de bulle d'illusions... ■

Propos recueillis par
PATRICK KAMENKA

* Auteur de deux livres, une *"Histoire de la droite israélienne"* (éd. Complexe, 1991) et *"Israël, l'autre conflit, laïcs contre religieux"* (Éd. Andre Versaille, 2008), Marius Schattner collabore à la revue *Esprit* et au *Monde diplomatique*.

WALTER BENJAMIN

par GÉRARD-GEORGES LEMAIRE

La passionnante exposition baptisée « *Walter Benjamin. Archives* », qui était visible au MAHJ jusqu'au 5 février, peut non seulement être citée en exemple pour la qualité de sa mise en espace, mais aussi pour l'éclairage porté sur la personnalité et l'œuvre de Walter Benjamin (1882-1940), ce grand penseur et cet écrivain qui n'est pas allé jusqu'au bout de son désir littéraire.

A nos yeux, l'histoire de cet homme peu commun commence par la fin, c'est-à-dire par son suicide survenu le 26 septembre 1940 quand il n'est pas parvenu à franchir, la veille, la frontière espagnole à Port-Bou. Comme d'autres émigrés ayant fui le nazisme et s'étant réfugiés en France, il s'est retrouvé à Lourdes, n'ayant pas réussi à obtenir le précieux visa pour les États-Unis auprès du consulat américain de Marseille. A l'instar de Franz Werfel et de son épouse, Alma Mahler, il a tenté le passage par les Pyrénées. Il n'a pas eu la chance de l'auteur de *l'Ami du monde* et il a avalé une forte dose de morphine. Aussitôt, le mystère s'installe : la serviette qu'il avait emportée avait disparu avec tous les papiers qu'elle contenait. On pense qu'il s'y trouvait le manuscrit de *Sur le concept d'histoire*. Avant de quitter Paris, il avait confié à Georges Bataille, alors conservateur à la Bibliothèque nationale, les brouillons et les premières versions des *Passages**. Il avait d'ailleurs l'habitude de confier ses documents manuscrits à ses amis – il s'y était déjà employé quand il était parti de Berlin.

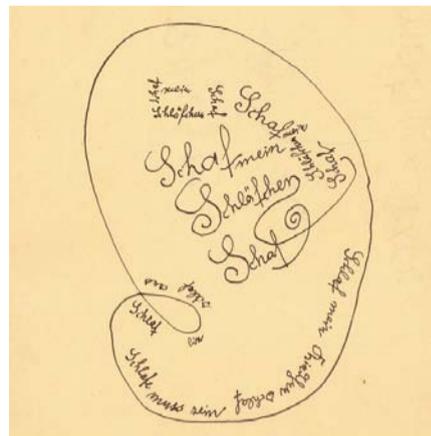
Ce que révèlent et l'exposition et le catalogue, c'est l'étrangeté de son comportement face à son travail de chercheur, d'essayiste et d'écrivain et sa curieuse inclination à constituer des archives personnelles de tout ce qu'il pouvait faire, en particulier ses notes et ses réflexions, ses plans et ses projets. Nul n'ignore que les hommes de lettres ont parfois des attitudes fétichistes. Benjamin a poussé la bizarrerie dans ce domaine jusqu'au plus haut degré. Ses petits carnets sont tout à fait révélateurs. Son écriture minuscule, souvent en pattes de mouche, est orientée dans tous les sens (on le voit dans celui qui renferme les esquisses de *Très tendres quartiers*). Pour l'essentiel, il préférerait écrire sur des petits papiers et, plus le papier était minuscule, plus il jouait avec des graphies microscopiques. Quand on passe en revue ses archives, on a le sentiment de contempler des œuvres d'art où les jeux de la mise en page, l'agencement des lettres, des chiffres, des lignes ont l'air de poèmes dadaïstes ou de cadavres exquis surréalistes. Dans ces feuillets lilliputiens et dans ces carnets miniatures il y a un je ne sais quoi qui fait penser à une création graphique plus qu'à des notes ou des débuts de rédaction. Il faut d'ailleurs remarquer à ce sujet qu'il a éprouvé une fascination immense pour ces passages qui

ont été aimés par les surréalistes – du café Certâ du passage de l'Opéra aux vitrines du passage Vivienne –, que Céline a exaltés dans *Mort à crédit* et qui ont été le lieu de prédilection des poètes d'avant-garde d'Europe centrale, surtout à Prague.

Le nombre considérable de ses centres d'intérêt, qui se traduit par des essais de nature philosophique, esthétique, historique et surtout littéraire : Baudelaire, Nicolas Leskov, ce Russe incertain qui a laissé la merveilleuse *Macbeth de Sibérie*, qui a inspiré Chostakovitch, Goethe ou Hölderlin étant parmi ses auteurs de prédilection. La pensée de Benjamin s'affirme avec une grande vitalité et une conception encore encyclopédique de la culture, ce qui est à la fois sa force et sa faiblesse. Qu'il pousse sa réflexion dans des directions très différentes, sans avoir une vision d'ensemble (ce qui paraît être en contradiction avec ses innombrables listes de questions à traiter) est son trait majeur : il n'a jamais produit un livre digne de ce nom. Il peut alors sembler singulier qu'un tel homme ait eu une place aussi éminente dans la sphère du savoir après la guerre. Mais c'est sa manière d'aborder la modernité. Il dégage l'esprit des œuvres de leur écorce et en montre le caractère radicalement novateur. Il a anticipé l'idée d'un art qui procède par multiplication, comme Warhol a pu le faire avec le *Pop Art* américain et tant d'autres artistes dont il a anticipé les pratiques de plusieurs décennies. Et il a compris que la photographie n'était pas un simple enregistrement du réel, mais un art à part entière, au même titre que la peinture. En dehors des essais, il a produit de nombreux textes pour la radio allemande avant l'avènement d'Hitler au pouvoir (*Trois pièces radiophoniques*, Éd. Christian Bourgois), surtout destinés à un public enfantin (*Lumières pour enfants*, Éd. Christian Bourgois), où il a fait preuve d'une qualité narrative indéniable. Mais quand il s'essaye à l'art de la nouvelle, il n'achève rien ou presque (*Rastelli raconte... et autres récits*, Éd. Le Seuil).

Au bout du compte, son bonheur d'écriture se révèle mieux dans ses pages de journal (*Écrits autobiographiques*, Éd. Christian Bourgois), dans ses notes de voyage et dans sa *Chronique berlinoise*. Il a d'ailleurs conscience que l'ambition intellectuelle qui l'habite est en partie vouée à l'échec : « *Rien à faire ; trop de choses m'échappent. Je dois pourtant écrire une sorte de journal où je consigne les sujets de conversation les plus importants de ces journées.* » Il n'a en fait suivi avec constance qu'un seul sujet : ses expériences avec le haschich (*Sur le haschich*, Éd. Christian Bourgois).

Est-ce à dire que Benjamin fait partie de ces penseurs qui n'ont pas été à la hauteur de leurs ambitions ? Sans doute pas. Dans des essais comme



l'Image proustienne (un chef-d'œuvre de subtilité), *Karl Kraus* (Kraus, rédacteur de *Die Fackel*, revue qu'il dirigeait seul, génial auteur d'aphorismes cinglants et d'écrits polémiques virulents, sur le groupe de la Jeune Vienne, admiré par ses contemporains, surtout par Elias Canetti), *Robert Walser* (l'étonnant écrivain suisse, auteur de *La Pension Benjamina* et *Les enfants Tanner*, qui a sombré dans la folie et fut interné trente ans jusqu'à sa mort) et encore l'incomparable *Franz Kafka* où il s'avère le seul parmi tous les grands auteurs de son temps à avoir eu l'intuition de la duplicité du projet littéraire de l'écrivain pragois et de la dimension profondément érotique de ses récits.

Ces seuls textes suffiraient à prendre la mesure de la pertinence, de la finesse et de l'intelligence de Walter Benjamin, mais aussi de son originalité, du caractère révolutionnaire de ses idées. Il a une faculté extraordinaire de plonger au cœur d'un univers livresque. Et il se révèle tout aussi brillant quand il traite des origines de la photographie ou de « la reproductibilité mécanique » de l'œuvre d'art.

Ces archives et tout ce qui les entoure et les explique ne font que renforcer la dimension mythique de ce personnage à nul autre comparable. C'est ainsi qu'il est allé jusqu'à l'os de l'écriture des hommes de lettres qu'il étudiait et rapprochait leur pensée de la nôtre.

Cet artiste de la lecture, du commentaire, ce tacticien de la stratégie littéraire demeure vaillant que vaillant l'un des plus grands de la première moitié du XX^e siècle et reste un de nos contemporains à plus de soixante-dix ans de sa mort. Ce fils d'un homme d'affaires prospère de Berlin est le type même du juif assimilé. Mais qui devient l'ami de Gershom Scholem, ce grand spécialiste de la Kabbale, en 1915, puis celui d'Ernst Bloch, son vrai maître à penser, qui a concilié la pensée de Hegel et celle de Marx.

Il a connu le destin des intellectuels juifs de l'entre-deux-guerres, qui croyaient dans l'universalité de la pensée. Mais un doute devait pourtant le tarauder puisqu'il avait constitué ces archives extravagantes comme s'il présentait une menace imprécise mais inéluctable. ■

* *Walter Benjamin, Archives*, Éd. Klincksieck, Paris, 320 p., 29 €

INDÉPENDANCE ET RESPECT



Le 5 juillet 1962, après 130 années de domination coloniale et près de huit ans de guerre sanglante, l'Algérie a proclamé son indépendance en tant qu'État. Elle va, en juillet prochain fêter le cinquantenaire de cet événement. Quel peuple ne donnerait un grand éclat à une telle commémoration ? Tout le monde n'est pas d'accord. Le ministre français des Affaires Étrangères* suggère poliment au gouvernement algérien de marquer modestement la célébration et de modérer un enthousiasme justifié. Probablement par crainte de réveiller chez les nostalgiques du colonialisme le chagrin des vaincus. Monsieur Juppé respecte les adeptes du mythe défunt de "l'Algérie française". Il respecte moins le peuple algérien. J'extrapole et j'extravague. Et si Madame Angela Merkel demandait à Monsieur Nicolas d'y aller mollo sur la commémoration, chaque année en août de la Libération de Paris ? Où serait la différence ? ■ **JACQUES FRANCK**

20 janvier 2012

* NDLR Alain Juppé, 10 janvier, lors d'une audition devant la commission des Affaires étrangères de l'Assemblée nationale.

LE BAL DE LA HONTE

Marine Le Pen tente en France de faire oublier les orientations xénophobes, antisémites et racistes du Front National en cherchant à faire passer le "F haine" pour un parti comme un autre. Son voyage à Vienne le 27 janvier dernier où elle a participé au bal de l'extrême droite européenne a mis un terme à ces images d'Épinal.

La candidate de la droite extrême à la présidentielle était l'hôte dans la capitale autrichienne du FPÖ, le parti d'extrême droite, et notamment de Martin Graf, chef de file d'une formation néonazie secrète, interdite aux juifs et aux femmes. Le bal, qui se déroulait dans l'ancien palais impérial de la Hofburg, était interdit à la presse. Devant le palais, quelques 5 000 manifestants étaient rassemblés pour dénoncer ces valses de la honte et le rassemblement du gotha néonazi européen. ■ **PK**

UJRE LA PRESSE NOUVELLE Les Éditions de la Presse Nouvelle

la librairie

Envoyez vos commandes aux *Éd. de la Presse Nouvelle*, 14, rue de Paradis, 75010 Paris. Livrés dès réception de la commande et de son règlement [chèque à l'ordre de l'UJRE] à l'adresse de votre choix. NB: Les commandes de librairie sont servies aux conditions habituelles, nous contacter. ■

Rina Cohen, Charles Dobzynski, Haïm Vidal-Sepiha, Jacques Varin

LE CYCLE DES LANGUES JUIVES

préf. J. Lewkowicz,

60 pages,

10€+ 2€ de port

Panorama historique de l'ensemble des langues juives, du yiddish et du judéo-espagnol à l'hébreu, nécessaire rappel d'un des fondements de la culture juive...

NDLR Nos amis lecteurs auront bien compris que le dernier numéro de la *PNM* (n° 292) était de janvier 2012 et non 2011... Ah, les habitudes !